

C'est quoi, le bois de haute valeur ?

Par **Hans KREUSLER**
(hans.kreusler@orange.fr)

Ndlr : Hans Kreuzler, technicien forestier indépendant, membre de l'ANATEF (<https://www.anatef.org/cest-quoi-anatef/>), est un des pionniers de la gestion en futaie irrégulière en Limousin, qu'il s'efforce de promouvoir depuis des décennies par l'exemple d'abord, mais aussi par le discours. Il est membre du conseil scientifique du Conservatoire des Espaces Naturels du Limousin depuis 1999, et collabore au choix de sites d'études sur l'écologie des chiroptères forestiers.

Que vaut un arbre ?

La valeur commerciale d'un arbre «sur pied» correspond au prix potentiel de vente. Donc la valeur du bois moins les dépenses pour sa mobilisation. Bien entendu la valeur d'un arbre peut reposer sur d'autres critères que sa valeur du marché. On peut imaginer une longue liste de critères de valeur : esthétique, sentimental, fonctionnel, biologique, etc. Mais nous allons dans le cadre présent approcher la question sous son aspect de matière première.

Dans la logique où la gestion forestière se justifie par le besoin de récolter du bois, nous pouvons en déduire la valeur du bois, soumise au jeu de l'offre et la demande. L'offre est corrélée à la rareté, la demande au besoin. La gestion forestière intervient sur l'offre, mais elle est tributaire de la demande. La grande durée nécessaire pour produire du bois rend très difficile l'adaptation de l'offre à la demande. Ce n'est pas parce qu'on met plus de bois sur le marché, que les arbres poussent plus vite ! Et même si l'on plantait plus de surfaces en forêt, le bois ne serait disponible que plusieurs décennies plus tard. Une demande accrue entraîne une



augmentation du prix. Une meilleure rémunération incite à mobiliser plus de bois. Puisqu'on ne peut pas augmenter la vitesse de croissance des arbres, soit on coupe des arbres que l'on n'aurait pas coupés à prix moindre, soit on dévie le flux du bois de sa destination première vers une autre plus rémunératrice. Une autre façon d'intervenir sur la mobilisation des bois est d'augmenter les moyens de mobilisation (mécanisation, infrastructure des forêts). Elle nécessite un certain temps et beaucoup d'investissements, mais elle est très efficace. Elle finit par modifier l'offre.

Le prix d'un arbre dépend donc d'abord du contexte conjoncturel au moment de sa vente. Tant qu'un arbre n'est pas vendu, toute référence à sa valeur de marché reste spéculative. Non seulement il peut être victime par exemple d'une tempête ou d'un parasite, mais le marché peut aussi s'effondrer pour toutes sortes de raisons externes à la forêt.

La gestion forestière doit tenter de réduire les dommages de la récolte de bois sur la forêt. Elle intervient d'une part sur la façon de récolter (exploitation), et d'autre part sur la composition et la structure de la forêt. Il s'agit de favoriser des arbres qui correspondent mieux aux besoins de l'Homme. D'une façon simpliste, en éliminant tous les concurrents des arbres correspondant à la demande du marché, le gestionnaire optimiserait la production de valeur de la forêt. La réalité est bien plus complexe : la demande du marché des bois évolue sans cesse. La longue durée nécessaire pour produire la matière rend la méthode aléatoire. Il y a de nombreux exemples qui en témoignent : les chênaies créées sous Colbert pour assurer les besoins de la marine, sont arrivées à maturité quand les navires se construisaient en acier ; de vastes plantations de bois destinées à étayer les mines de charbon sont devenues exploitables quand ces dernières ont fermé.



© M. Barataud

Futaie Colbert en forêt de Tronçais (Allier)

Pour simplifier la question, nous pouvons retenir deux stratégies diamétralement opposées pour répondre à ce dilemme.

La stratégie orientée vers une production industrielle, tente de simplifier autant que possible l'écosystème forestier, en réduisant la production de bois à une seule essence et la structure à une plantation homogène. Nous pouvons appeler cette forêt «industrielle», car elle est formatée pour répondre par simplicité, rapidité et homogénéité à une demande de la grande industrie du bois. Il faut tout de même faire pousser ces champs d'arbres pendant plusieurs dizaines d'années avant de ne pouvoir les récolter généralement par coupe rase, puis reboiser après par plantations similaires. L'objectif visé n'est pas la production de bois de grande valeur, mais de bois bien adaptés au besoin industriel, une grande quantité de bois similaires, pas trop gros, bien droits et sans défauts, facilement mobilisables. La «forêt» industrielle prend en compte les conditions environnementales seulement

pour minimiser les attaques parasitaires et carences pédologiques, et réduire ainsi les risques productifs et financiers. Les aspects de biodiversité, paysagers ou climatiques ne sont pris en compte que lorsqu'ils ne contraignent pas la bonne fin de l'investissement.

La stratégie développée pour la forêt à couvert continu diffère profondément : elle souhaite la complexité structurelle de la forêt, autant par le mélange d'un grand nombre d'essences, que par la cohabitation de plusieurs classes d'âges. Cette stratégie repose sur un fort niveau de naturalité. La plupart des processus de reboisement et de formation des bois se déroulent spontanément ; le rôle du gestionnaire est surtout sélectif, en favorisant telle proposition spontanée du peuplement, et en rejetant telle autre. Cette stratégie ne vise pas la coupe rase de la forêt, mais la récolte progressive d'arbres de qualités, d'essences et d'âges divers, tout en favorisant la régénération continue surtout par semis naturels, mais



Plantation industrielle de Douglas (Ambazac, Haute-Vienne)

© M. Barataud

aussi au besoin par plantation ponctuelle. Cette méthode peut faire peur de par sa complexité. Mais elle produit à peu près le même volume de bois que la forêt industrielle. La production est différente : elle génère des produits très variés. Même si elle offre des bois adaptés à la grande industrie, elle produit aussi des bois plus rares : des essences adaptées à des marchés de niches et des bois de très grande valeur potentielle. Cette stratégie prend spontanément en compte des aspects environnementaux. La cohabitation de multiples essences et âges est mieux adaptée au développement d'une forte biodiversité ; la continuité du couvert préserve le paysage ; la structure de longue durée et la présence de vieux arbres favorisent le stockage de carbone. Les priorités de la forêt restante, par rapport aux bois récoltés, focalisent les préoccupations du gestionnaire sur une exploitation soignée.

En forêt industrielle, la production de valeur est calculée sur la durée de rotation

la plus réduite possible entre reboisement et coupe définitive, et la mise en vente de lots de bois homogènes et bien adaptés à une industrie robotisée. La forêt continue compte sur une production permanente, régulière, adaptée à un réseau d'utilisateurs de bois aussi diversifié que les catégories de bois exploités.

Chaque utilisation de bois exige certains critères quant à l'essence, la rectitude, le diamètre, la fraîcheur, la couleur, la branchaison, la largeur et la régularité des cernes, la présence et la largeur de bois de cœur (duramen), la décroissance (cylindricité), la longueur du tronc, l'absence de fentes, pourritures, coloration, galeries d'insectes... La liste est longue. Certains emplois demandent une essence particulière, d'autres sont plus tolérants. La plupart des utilisations exigent un diamètre minimal, mais la plupart des industries ne peuvent pas travailler des troncs trop gros non plus : chaque industrie de transformation de bois publie un cahier des charges qui précise les critères des bois dont elle a



Futaie résineuse, en cours de conversion vers la mixité et l'irrégularité (Mercoeur, Corrèze)

besoin. Chaque catégorie correspond à un prix. Le gestionnaire de la forêt fait donc en sorte que les arbres à exploiter trouvent l'utilisation la plus rémunératrice. Les différentes catégories évoluent avec le temps, certaines disparaissent, de nouvelles émergent, mais dans l'ensemble il y a une bonne stabilité. Le forestier dit que «la qualité trouve toujours acquéreur». Et pourtant, la forêt idéale aux yeux de l'utilisateur n'est jamais celle qui pousse aux alentours. Cela ne peut pas être autrement, car les critères de l'utilisateur sont immédiats, et les critères du gestionnaire sont dans le long terme. Durant toute sa vie, l'arbre grossit d'un cerne chaque année. Et le cerne qui s'ajoute, aux yeux de l'utilisateur, est de la même catégorie que celle que l'arbre représente : «le bois pousse sur le bois». Pour le dire autrement, l'accroissement d'un arbre de qualité «menuiserie» sera du bois de menuiserie, et l'accroissement d'un arbre de qualité «bois de chauffage» sera du bois de chauffage. Le gestionnaire souhaite donc enlever les arbres qui

correspondent aux catégories moins rémunératrices, au profit des arbres aux catégories plus rémunératrices. Ainsi l'accroissement de bois de valeur augmente dans la forêt. Bien entendu, avant qu'un arbre ne produise du bois de qualité menuiserie, il appartient dans sa jeunesse à des catégories inférieures. Même sans défaut, si un tronc n'a pas la grosseur requise, il ne peut pas être employé pour des utilisations exigeantes. Il y a des catégories de bois de grande valeur (menuiserie, ébénisterie par exemple), qui nécessitent des arbres âgés et sans défauts. Plus ils sont âgés, plus ils sont gros. Face à un tel arbre monumental, on est tenté de se remémorer tous les faits de l'histoire qui se sont déroulés durant sa longue vie. Combien de républiques, combien de guerres, de tempêtes et de sécheresses ? Un vieil arbre a eu de nombreuses occasions de périr, de se faire abattre ou de brûler. Un vieil arbre est toujours un miraculé. Un vieil arbre dont le bois est entier, sans cicatrice, sans pourriture et sans fente sera toujours une



© M. Barataud

La sylviculture industrielle passe par la coupe rase (Saint-Priest-Palus, Creuse)

rareté. Combien de gestionnaires l'ont « mis en réserve », l'ont protégé tout au long de sa vie ? Il n'est pas facile de définir le moment opportun pour récolter un tel arbre.

Contrairement à une idée reçue, même les très vieux arbres continuent à croître. Chaque année un nouveau cerne ; pendant très longtemps donc, l'accroissement total augmente encore d'année en année. La réduction de la largeur des cernes intervient beaucoup plus tard que l'on ne le pense, et elle reste encore très longtemps compensée par la surface de bois grandissante à couvrir. C'est seulement en phase de sénescence réelle, quand la surface foliaire diminue, que l'accroissement baisse ; cette phase sénescence est rarement atteinte dans nos forêts, sauf perturbation (pathologie, climat...). Si un vieil arbre représente donc une valeur commerciale instantanée

importante, en continuant à croître il continue à capitaliser de la valeur (lors d'un séjour en Allemagne avec des collègues, nous avons comparé deux stations ne différant que par l'âge du peuplement : 180 versus 240 ans ; les calculs montraient un doublement du prix de vente au terme du dernier quart de vie sur la deuxième station !). Un vieil arbre est aussi porteur d'autres grandes valeurs : écologique, esthétique, culturelle... Cela ne facilite pas la décision. C'est pourquoi l'idée de ne pas se focaliser sur le prix de la production, mais sur le remplacement, me semble importante : on ne peut récolter que lorsque le remplacement est assuré.

Le prix du marché d'un arbre rare, aux qualités de bois exceptionnelles doit être élevé, c'est compréhensible. Ce prix rémunère toute la chaîne de gestionnaires. Cette situation se heurte souvent à une



© M. Barataud

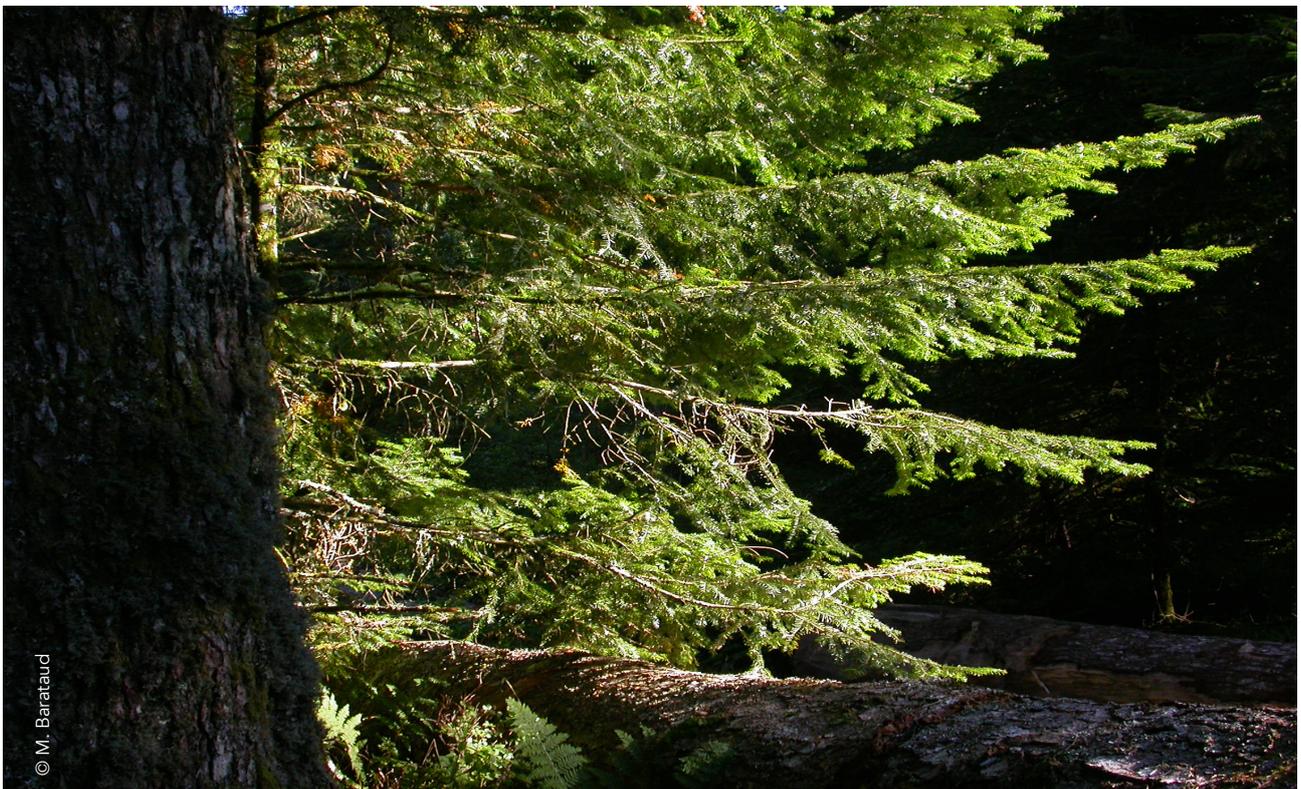
Futaie irrégulière feuillue (Peyrelevade, Corrèze).

incompréhension. Celui qui prend la décision de le vendre, n'a pas « mérité » du prix élevé. Pour justifier ce prix, il faudrait penser plutôt « valeur de remplacement » que « valeur de production ». Comme nous avons convenu que la gestion forestière est surtout l'action qui maintient intacte la biodiversité et la productivité de l'écosystème, la gestion continue d'un contexte propice au remplacement, autour d'arbres à grandes valeurs potentielles est une condition nécessaire pour pouvoir les récolter un jour à maturité. Que l'on ne puisse récolter un arbre en pleine maturité seulement si on ne l'a pas coupé plus jeune est une vérité de La Palice. Et pourtant : dans la réalité forestière beaucoup de jeunes arbres pleins d'avenir sont exploités bien avant leur maturité !

En futaie régulière, c'est la maturité du peuplement qui déclenche la récolte de l'ensemble. Cette maturité est souvent discutable : la valeur de récolte constitue un pari, entre son augmentation possible

grâce à la croissance à venir, et le risque de perte du capital accumulé à cause d'une catastrophe (tempête, dépérissement, effondrement du marché des bois). Ce raisonnement est synthétisé dans le calcul du « TIR » (taux interne de rentabilité), qui applique un calcul du taux de placement financier au peuplement. Ce concept bancaire est de nature totalement étrangère à l'écosystème forestier vivant. Il met en avant un raisonnement financier qui est d'apparence neutre, et permet de comparer l'investissement forestier avec n'importe quel autre investissement, qu'il soit boursier, immobilier ou tout autre produit financier. Il justifie alors des aberrations écologiques de gestion forestière, car il fait l'impasse sur l'évolution à long terme telle que la fertilité des sols, la richesse en biodiversité, sans parler de valeurs plus poétiques comme le paysage ou la beauté.

En futaie irrégulière, la décision de récolter est prise individuellement pour



© M. Barataud

Tout près des troncs exploités, la relève assurée... (Le Falgoux, Cantal)

chaque arbre. Il est donc logiquement plus facile d'amener un arbre exceptionnel à un niveau de maturité bien plus avancé. Mais combien de fois lors d'un martelage sélectif dans la parcelle l'arbre n'a-t-il pas été scruté et son exploitation envisagée ? S'il a survécu à tant d'examens, à tant de changements de gestion, de stratagèmes et conjonctures, à tant de gestionnaires et consignes, on peut affirmer qu'il a sans doute été chanceux, mais aussi qu'il a su charmer les forestiers, qu'il a eu des arguments... Il a eu par ailleurs la chance et/ou la résistance d'échapper à des blessures, des maladies et autres incidents. Un arbre de grande qualité à pleine maturité a résisté pendant de très nombreuses années, souvent des siècles. Il est un monument à la vie, mais aussi à la sagacité des forestiers.

Un arbre ne peut pas produire seul un bois de très grande qualité. Il doit croître dans un écosystème favorable, souvent complexe. C'est la partie visible : le « gainage » des voisins qui apportent ombrage, fraîcheur, ambiance forestière, sans faire trop de concurrence. C'est aussi toute la partie cachée : les connexions racinaires symbiotiques, le cortège des vivants associés. Un arbre de très grande valeur se trouve au bout d'une longue vie, une longue liste d'évènements qui font sa rareté. Le mérite de celui qui le récolte reste tout petit. C'est pourquoi il vaut mieux se référer à la valeur de remplacement qui mesure les efforts à produire pour assurer aux générations à venir la possibilité de récolter à nouveau ce type d'arbres. Le remplacement interdit aussi de clore le dossier avec la récolte. La récolte d'un vieux gros arbre clôt le chapitre de son existence forestière, mais ouvre en même temps un nouveau chapitre qui régénère cet emplacement qui a vécu un très long temps sous l'ombrage et la domination du vieux.

Nous l'aurons compris : le prix du bois représente plus que la cotation d'une matière première. C'est la gestion forestière qui fait la différence entre une exploitation pillarde de type minier et une exploitation durable et responsable. La gestion forestière se rémunère par la différenciation des prix des qualités de bois. De meilleurs prix de vente pour des bois de qualité supérieure justifient la gestion des forêts. Ce n'est pas tant le prix du bois en général qui importe, mais bien la différence faite entre des catégories tout venant et donc nécessitant peu d'efforts de remplacement, et celles dont le remplacement engage une gestion importante. Nous l'aurons compris aussi, la gestion qui s'exprime dans les catégories de bois de haute valeur est aussi la gestion d'un environnement qui assure richesse et durée. La qualité de la gestion des forêts se mesure aux valeurs qui restent après l'exploitation, celles de la relève déjà préparée de longue date, à l'affût de la place et de la lumière, prête à remplacer les arbres récoltés.

Pour citer cet article :

KREUSLER, H. 2020. C'est quoi, le bois de haute valeur ?
Plume de Naturalistes 5 : 139-146.

Pour télécharger tous les articles
de *Plume de Naturalistes*:
www.plume-de-naturalistes.fr

ISSN 2607-0510